

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Ecrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois..... 6 f.
Trois mois..... 3 > 50 c.
1 fr. en sus par trimestre pour l'étranger.

Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

Grand-Théâtre.

Les brusques variations du thermomètre ont une influence désastreuse sur le larynx de nos artistes.

Il y a quelques jours, M. Dubosc était aux prises avec un gros rhume; aujourd'hui, c'est M. Delabranche qui, à peine remis, est de nouveau indisposé.

Espérons que ce ne sera rien et que sous peu de jours il nous sera donné de l'entendre et l'applaudir dans *Faust*, où, paraît-il, il se surpassera.

En attendant, l'opéra-comique continue à faire recette avec le *Docteur Crispin* et quelques pièces de l'ancien répertoire.

Le ballet, dont on ne parle pas assez souvent, mérite pourtant des éloges. Plusieurs divertissements, tels que : *une Nuit de carnaval*, *les Folies chinoises* et d'autres dont les noms m'échappent sont fort jolis, très-gracieusement exécutés et vivement applaudis.

A l'heure où paraîtront ces lignes, *l'Africaine*, pour la première fois de cette année, se jouera le dimanche. Bien qu'elle n'ait pas cessé de faire salle comble la semaine, M. D'Herblay fait très-bien de la montrer quelquefois au public du dimanche, qui se compose en grande partie de travailleurs à qui le temps manque la semaine pour aller au théâtre, et qui n'en sont pas moins amateurs de bonne musique et appréciateurs du vrai talent.

Vendredi 12 mars, reprise de *Mignon* avec M^{me} Galli-Marié, créatrice du rôle.

La salle était comble et les applaudissements ont été bruyants et unanimes. M^{me} Galli-Marié est une véritable artiste dans toute l'acception du mot. Sa voix est sympathique, son chant irréprochable, et avec cela elle joue et dit avec un talent hors ligne.

On annonce deux représentations seulement, dans *Robinson Cruséo* et les *Dragons de Villars*, et certainement son succès sera aussi complet qu'il l'a été dans *Mignon*.

M. Guillot s'est surpassé et a été couvert d'applaudissements. M. Danguin, dont la voix fait toujours plaisir, a rempli le rôle de Lothario avec talent et a eu sa large part des bravos.

Souhaitons en terminant une deuxième représentation de cet ouvrage, qui permettra aux nombreux spectateurs qui n'ont pu trouver de la place de venir entendre et applaudir la célèbre artiste parisienne dans ce rôle qui semble fait pour elle.

Théâtre des Célestins.

Notre seconde scène a pour longtemps du pain sur la planche et c'est du pain blanc de premier choix.

Séraphine, qui compte déjà une vingtaine de représentations et fera encore de belles recettes, alterne avec *Thérèse Humbert*, le *Carnaval d'un merle blanc* et le *Passant*.

Je n'ai pas à revenir sur ce dernier ouvrage. Les éloges que j'en faisais dans le numéro précédent ont été pleinement justifiés

par le concert unanime de toute la presse lyonnaise.

Le *Carnaval d'un merle blanc*, folie en trois actes, est du à la verve comique de deux auteurs dont le talent en ce genre est incontestable. Les *Forfaits de Pipermans*, *l'Heure du Diable*, *Fleur-de-Thé*, *Tulipatan*, sortis des mêmes cerveaux, en sont une preuve irrécusable. L'interprétation de leur dernier ouvrage est excellente et le chroniqueur est embarrassé lorsqu'il lui faut dire le nom des artistes qui méritent une mention particulière. Tous sont amusants, tous font assaut d'entrain et d'originalité.

Thérèse Humbert est une bonne comédie dont le fond repose sur une mésalliance. Quoique ce sujet ait été traité dans beaucoup d'ouvrages, entre autres, *Par droit de conquête* et *Miss Suzanne*, l'auteur s'en est tiré avec talent, et sa comédie est intéressante et bien conduite. Ajoutons que M^{mes} Abit et Smith et MM. Train, Harville et Ménéhand y sont parfaits.

Mercredi, au bénéfice de M. Belliard, le *Sacrifice*, pièce en trois actes, dont les journaux parisiens ont fait beaucoup d'éloges. Tant mieux pour le bénéficiaire dont le talent sympathique ne compte à Lyon que des admirateurs.

A.-L. MAQUAIRE.

LAMARTINE

« Les feux naissants de l'aurore — a dit Vauvenargues — ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. » Ce fut dans une gloire pure comme l'aube, que le génie de Lamartine se leva en 1820. Son début, au milieu de la littérature terne et desséchée

A. L. Maquaire

de l'époque, eut la lumière d'une apparition. C'était le ciel ouvert sur la poésie, la flamme rallumée sur les autels de l'amour ; la source des larmes, si longtemps glacée, se remettait à jaillir. Le jeune poète se révélait dès ce premier livre, comme le Psalmiste des générations nouvelles. Leurs rêveries secrètes, leurs sentiments inexprimés, leurs voix intérieures trouvaient en lui un divin organe. C'était le *Sunt lacrymæ rerum* de Virgile traduit en poèmes. Et quelle sublimité naturelle ! quelle fraîcheur dans l'abondance ! quelle pureté de souffle ! quelle facilité dans l'essor ! quelle manière transparente et large de peindre et de refléter la nature ! Au centre de ce ravissant mélange de cantiques et d'élégies rassemblés, le *Lac*, argenté par la lune, se dessinait dans son contour harmonieux. Site unique entre tous ceux du monde poétique, chef-d'œuvre d'art et de cœur qui ne sera jamais surpassé.

Les *Nouvelles Méditations* et les *Harmônies* ; plus tard, *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange* et les *Recueils*, agrandirent tour à tour indéfiniment la source première. Ce lac, image de la première manière du poète, circonscrit comme par les bords ciselés d'une coupe, s'élargit à perte de vue. De vastes courants les développèrent en tous sens : il prit l'ampleur de la haute mer, s'étendant à tous les rivages et réfléchissant à l'infini. Mais en pleine immensité, le génie du poète reste toujours pur, limpide, accessible. Cette légende de l'enfant voulant puiser l'Océan dans une coquille, la poésie de Lamartine l'a réalisée. L'âme la plus simple, l'intelligence la plus naïve peut goûter ses vers. Il élève au septième ciel du lyrisme les idées et les sentiments ; mais ces idées et ces sentiments sont communs à tous ; il les tire du fond immuable de l'âme humaine ; il leur prête ses ailes et les transfigure. Le cœur de la jeune fille et l'esprit du philosophe sont élevés en même temps par lui. L'aigle et la colombe peuvent monter du même vol dans son atmosphère. — C'est là le don par excellence de ce génie sympathique : il parle de haut et tous le comprennent. Sa lyre ressemblait à ces grandes orgues dans lesquelles l'artiste semble avoir renfermé toutes

les voix du monde. Par moment on croit entendre la foudre gronder, le torrent mugir dans leurs profondeurs ; l'instant d'après vous diriez que l'oiseau a fait son nid dans leurs tuyaux éoliens ; tant elles passent avec une soudaine et toute-puissante harmonie du tonnerre au soupir et de la clameur au sanglot. Manié par la main du musicien qui l'inspire, le vaste instrument tantôt s'agrandit aux proportions d'une forêt que le vent agite, et tantôt s'atténue à la mesure de la flûte agreste que remplit le souffle d'un pâtre. — Ainsi de la poésie de Lamartine : de la même voix dont elle chantait tout à l'heure les mystères de l'éternité et de l'infini, sa muse va soupirer l'élégie d'une femme ou la prière d'un enfant. Du trépied enveloppé des flammes prophétiques, elle passe sans effort au coin du foyer.

L'orateur en lui se sortit du poète et l'eut bientôt égalé. La littérature seule ne pouvait contenir cette nature comblée d'aptitudes, avide d'action et de dévouement.

On lui a jeté à la face le nom de poète, comme une négation de l'autorité qu'exerçait sa parole.

C'était un éloge.

Qui mieux que le poète a la prescience et le jugement ?

Il y avait du génie de l'homme d'État dans le génie de Corneille, dans celui de Voltaire, dans celui de Béranger.

« La poésie, a dit M. de Cormenin, c'est la raison ornée par l'imagination et par le rythme... »

Lamartine était beau.

Il avait le front élevé, les yeux clairs, les lèvres fines, les traits réguliers et fins, la désinvolture et la simplicité de tenue que la tradition prête aux grands seigneurs. Son geste était noble sans emphase, sa voix profonde et sonore...

Ses manières étaient dignes, même dans la familiarité. Il n'affichait ni fausse modestie ni vanité puérile. Il avait la conscience de sa valeur, et son orgueil était trop légitime pour jamais devenir blessant.

Cette grande vie méritait de finir par le lent et rayonnant crépuscule qui éclaira la

vieillesse de Goethe et de Washington.

Il ne fut pas donné à Lamartine de vieillir ainsi : son couchant fut sombre et lugubre.

La mort, qui perfectionne les grands hommes, enlèvera ces ombres et dissipera ces misères. Quel imposant chef-d'œuvre elle va faire de sa noble image ! De quelle lumière d'auréole elle va l'entourer ! Tous les rayons de son génie, obscurcis par les ténèbres qui enveloppèrent sa vieillesse, vont sortir du nuage et se rassembler sur sa tombe. Le grand poète bienfaiteur des âmes, l'historien qui tira des cendres confuses du passé les flammes qui éclairent, l'orateur puissant luttant pour le triomphe de la raison humaine dans les lois et dans les idées, tantôt pour les droits du peuple et tantôt contre ses démenes, le tribun de paix qui fit reculer l'anarchie en lui parlant face à face, se redresseront à la fois de toute leur grandeur et reprendront leur majestueuse unité.

L'antiquité aurait fait un mythe de cette multiple existence, de cette ubiquité du génie parcourant tant de voies diverses. Elle sera l'étonnement de la postérité qui commence. Il y aura de l'amour dans le culte d'admiration dont elle entourera sa mémoire. Autant qu'à son esprit il parlera à son cœur. Le retentissement de son éloquence pourra s'affaiblir, mais ses chants immortels traverseront les siècles. Par-dessus sa couronne civique que le temps effeuillera peut-être, Lamartine a l'étoile au front.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

POÉSIE

LAMARTINE AU TOMBEAU.

SONNET.

O sublime inspiré ! Dieu de la poésie,
Dont la lyre régna sur le monde enchanté,
Tu meurs !... Mais, de ta gloire éclatante et choisie,
L'astre se lève au ciel de la postérité.

Désormais à l'abri du sort et de l'envie,
Ton nom prend un reflet d'éternelle clarté;
Si tu fuis aujourd'hui les chaînes de la vie,
C'est pour t'emparer mieux de l'immortalité...

Ah ! tant que notre langue, exerçant son domaine,
S'entendra résonner sur une bouche humaine,
Tes chants seront redits comme un écho des cieux...

Et tes vers, tout brûlants de flammes poétiques,
Seront comme ce feu pur et mystérieux
Qui touchait autrefois les lèvres prophétiques.

Gabriel MONAVON.

Mars 1869.

Voyage dramatique.

Paris.—L'événement qui prime tous les autres est sans contredit l'exécution de la messe de Rossini. Depuis plusieurs jours déjà tout ce que la capitale compte d'amateurs de bonne musique avaient retenu des places à la salle Ventadour où a eu lieu cette exécution avec le concours du personnel entier du théâtre Italien.—Il faudrait notre feuille entière pour analyser ainsi qu'il convient cette œuvre du maestro regretté. Nous nous contenterons de dire qu'on ne sait lequel le plus admirer des onze morceaux qui composent cette messe.—Nous n'avons pas besoin de dire que l'exécution a été irréprochable, quand nous aurons cité le nom des principaux interprètes, M^{mes} Alboni, Krauss, MM. Nicolini et Agnesi.—Espérons qu'il nous sera donné, à nous Lyonnais, d'entendre sinon toute la messe de Rossini, au moins quelques fragments. — M. Luigini, dont le concert approche, trouverait certainement là un élément assuré de succès.

Le théâtre Lyrique vient de donner *En prison*, opéra-comique en un acte, de MM. Boverat et Chaigneau, musique de M. Guiraud.—Quoique cet ouvrage renferme quelques jolis motifs, il ne paraît pas appelé à un grand nombre de représentations.

L'Ambigu Comique a trouvé un succès dans *la Famille des Gueux*, drame en cinq actes, de MM. J. Claretie et Petrucelli della Gatina. La meilleure part de ce succès revient aux artistes chargés de l'interprétation.

Les Forçats du mariage, drame en cinq actes, de MM. Jules Dornay et Maurice Coste, attirent chaque jour la foule au théâtre du Prince Impérial. Charpente, mise en scène et interprétation méritent également les applaudissements qui chaque soir se font entendre dans ce théâtre.

Strasbourg.—La décentralisation artistique vient de faire un nouveau pas. MM. Constant Guéroult et G. Vollinger viennent de faire représenter sur le théâtre de cette ville un opéra-comique en un acte, intitulé : *Le roi des Aulnes*, dont la musique a été écrite par M. Edmond Weber.

Cet opéra, qui n'a rien de commun avec celui que Goethe a décrit et que Schubert a mis en musique, a obtenu un franc et légitime succès, dû autant au poème qu'à la partition, et dont les artistes peuvent revendiquer une bonne part.

Bruxelles.—Les théâtres de cette ville se sont un peu relevés. Madame Sallard s'est emparée de l'enthousiasme des Bruxellois et ne paraît pas vouloir s'en départir. Chacun de ses rôles est pour elle le sujet d'une ovation des plus flatteuses. Bref, Madame Sallard est l'étoile du théâtre de la Monnaie, qui lui est redevable d'une bonne partie de ses recettes.

Nous n'avons rien à signaler de bien important dans les autres villes de France et de l'étranger, si ce n'est à Liège la rentrée du baryton Flachat, qui a été pour cet artiste un véritable triomphe.

F. BOILY.

SOUVENIR

Je viens de lire quelque part que rarement le souvenir survit à la tombe. Ah ! le beau démenti que je puis donner à cette maxime désespérante, sans crainte de livrer à la publicité des noms qui ne seront jamais connus, car le fait se passa dans un pauvre petit village.

Deux enfants s'aimaient : Paul et Marie. — Ce sont là leurs vrais noms. — Ils étaient encore jeunes pour les donner l'un à l'autre — leurs communs parents du moins

pensaient ainsi. — Paul avait dix-neuf ans et Marie en avait à peine seize. Il fallait avant leur union — disaient toujours leurs parents — pour l'un et pour l'autre un peu de l'expérience de la vie. — Hélas ! — Enfin, pour l'acquiescer, cette expérience, Paul devait voyager, il voyagea. Mais un jour, qui n'est pas encore éloigné de trois mois, Marie reçut une lettre de son jeune amant, une lettre bien triste, et une semaine ne s'était pas écoulée qu'arrivait dans le village un cercueil sur lequel chacun pleura. — Les deux enfants étaient tant aimés.

De quelle maladie le jeune homme mourut-il ? — nul ne le sut : on parla de langueur et tout fut dit.

Mais tout passe sur cette terre, la douleur et la joie, et l'événement qui avait tant attristé parut bientôt être oublié.

J'allais moi-même quitter le pays où du reste je me trouvais qu'accidentellement, et je consacrais ma dernière soirée à une promenade champêtre et solitaire.

C'était le soir d'un jour d'automne : la nature était belle encore, mais de cette beauté monotone qui jette dans l'âme un je ne sais quoi de vague tristesse. Le soleil sur son déclin, dorait de ses derniers rayons le sommet jaunissant des grands hêtres et seul un petit oiseau, caché sous des charmes, commençait son hymne du soir.

A part ce doux chant, tout était silence dans la plaine : la brise du soir, légère comme un soupir, apportait seulement à mon oreille quelques notes tremblotantes de l'*Angelus* qui tintait au hameau voisin.

Après les ennuis d'une journée, j'étais sorti pour respirer l'odeur suave des récoltes : comme le printemps, l'automne a ses parfums — je me promenais au hasard, lentement et sans but ; je marchais comme on rêve, quand, au détour du chemin, un petit champ clos d'un mur de briques rouges et planté çà et là d'arbrisseaux toujours verts attira mon regard : c'était le cimetière du village.

Je n'ai jamais passé à proximité d'un cimetière sans le visiter : j'aime à penser à l'avenir sur ces débris de nous-mêmes, et dans ces fleurs riant sur une tombe, prière mystique des vivants pour les morts je vois

toute une page de poésie sublime. Les fleurs ne sont-elles pas, comme l'être qu'elles recouvrent, jetées en terre le soir pour renaître plus brillantes au réveil du matin.

Je rêvais donc, le coude posé sur une humble croix de pierre, quand un bruit léger, pareil à celui que produirait le pied d'un enfant foulant des feuilles sèches, vint jusqu'à moi. Immobile, je dégageai doucement mon front de ma main qui l'appuyait et je cherchai des yeux la cause du bruit qui m'avait frappé, quand je vis à quelques pas de moi glisser la blanche silhouette d'une jeune fille. Elle s'avancait de mon côté et j'allais me retirer lorsque tournant un peu sur la droite elle s'arrêta près d'une tombe qu'à sa parure nouvellement plantée on reconnaissait comme récente. Un mélèze touffu me cachait à ses yeux, j'allais donc être discret témoin d'une élégie vivante vers laquelle un pressentiment triste et doux semblait m'attirer.

La pénombre du soir, loin de nuire à ma vision, la rendait plus vaporeuse et plus belle. Cette jeune fille avait un grand front pur ; de longues boucles de cheveux d'un blond tendre tombaient sur ses joues pâlies, et ses yeux humides respiraient une expression céleste. Elle s'agenouilla sur le coin de la pierre et ses mains, qu'elle ramena en croix sur son sein, me montrèrent alors un bouquet de fleurs fanées, symbole d'amertume ou dernier gage peut-être d'un amour qui n'était plus de ce monde.

Pauvre enfant qui en pleurait un autre, que tu étais belle abîmée ainsi dans ta douleur muette ! que tu m'apparaissais sainte dans ta souffrance ! Je voyais avec les yeux de ma pensée, tes prières arriver brûlantes d'amour et d'innocence au pied du trône céleste ; car Dieu exauce toujours la prière de ses anges... La jeune fille resta longtemps dans cette muette contemplation, promenant ses regards de la terre au ciel, double asile de ceux qui nous abandonnent, puis, se penchant, elle effleura de ses lèvres virginales la place qui devait recouvrir le front de celui qu'elle pleurait.

Lorsque ma vision se fut évanouie, j'allai à mon tour m'agenouiller sur la pierre que deux traces humides tachaient d'un religieux souvenir. Au milieu de cette pierre était déposé le bouquet flétri que j'avais remarqué aux mains de la jeune fille et qui cachait à moitié un nom. J'écartai de la main les fleurs pour lire et je m'éloignai, moi aussi, les yeux humides et l'âme triste. — Paul est le nom que j'avais lu sur la tombe.

Il y a huit jours, je partais de Lyon pour aller à Grenoble. Je devais passer par le village de C**. Une commission dont un ami m'avait chargé m'obligeait à m'arrêter au presbytère. J'avais déjà rencontré le bon vieux curé, et, curieux d'avoir des nouvelles de la jeune fille, j'engageai la conversation sur la mort de son fiancé.

Ils se sont unis à jamais, me dit mon hôte, d'un air triste.

— Quoi, fis-je, Marie est morte ?

— Oui, reprit le digne pasteur, morte à la terre, mais vivante dans le sein de Dieu.

OSCAR VOLGA.

Tablettes d'un Cantonner.

Si l'on me permettait de choisir mon chemin,
Je marcherais tout droit, mon balais à la main,
Des vivres sur le dos, ma pelle sur l'épaule,
Tant que mes yeux verraient de l'espace à franchir ;
A ceux qui m'écriraient, je dirais d'affranchir,
Et je mourrais content vers l'un ou l'autre pôle.

Hier au soir, l'aspect de mes galoches m'a fait rêver.

En deux mois, leur semelle s'est amincie de deux centimètres.

Ce fâcheux événement m'a porté à conclure que pour un fonctionnaire attaché à un poste fixe, je marche énormément, sans toutefois faire beaucoup de chemin.

En effet, depuis quinze ans, je parcours en moyenne 8 kilomètres par jour dans les

rues que je suis chargé d'entretenir, ce qui, d'après le peu d'arithmétique que je possède, fait un total de plus de 43,000 kilomètres.

J'ai lu dans un livre que la terre a 40,000 kilomètres de tour. Moi qui ai tant de goût pour les voyages, j'aurais donc pu aller à 800 lieues plus loin que le bout du monde.

Conversation surprise devant l'étalage d'un libraire :

— UNE MÈRE. — Dodolphe, toi qui apprends le latin, tu dois savoir ce que signifie le titre de ce gros livre : *De la série-culture*.

— LE FILS (*se rengorgeant*). — Pauv'mère, tu ne connais rien aux *tyologies* des mots. C'est comme qui dirait : *Culture de la série*, ou si tu aimes mieux, règles du jeu de billard.

Un renseignement qui me servira pour l'instruction de mes enfants :

Deux messieurs passaient devant un magasin, quand l'un d'eux s'écria : Tiens ! voilà les poissons qu'on appelle des aquariums !

Celui qui parlait ainsi portait des lunettes, donc il devait être savant. L'autre, un gros niais qui riait beaucoup, voulait absolument que ce fût le nom des caisses en verre qui contenaient les poissons, mais devant l'autorité de son compagnon à lunettes, il se tut, cessa de contester et se borna à sourire.

J'ai copié l'écrêteau et inscrit sur mon carnet :

Aquarium, nom des poissons rouges.

SAINT-CLAIR.

L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONITEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
Paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Ce journal réunit tout à la fois l'utile et l'agréable, il doit avoir sa place cotée dans le budget de chaque famille.

On s'abonne à Paris, rue Guénégaud, 7, et à Lyon chez M. Ballay, rue Tupin, 34.

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon. — Imprimerie d'AIMÉ VINGTRINIER.